Le choix de texte s'est porté sur la question de l'homologie des trois types d'identifications freudiennes (au père, hystérique, à un trait) articulées à la logique borroméenne de Lacan, en explorant comment ces identifications s'inscrivent dans les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, et comment elles se traduisent en termes de jouissance et de structuration subjective. (« leurs effets de sens, de jouissance »)…Tout en mettant en lumière comment le sujet vient à s'autoriser de son *sinthome.*

« Un déconnage orienté[1] »
S'autoriser de son *sinthome*

« *C'est en tant que le* [noeud] *ex-siste qu'il peut y avoir identification*.[2]

Introduction

L'enseignement d'Anita Gueydan au PPA évoque l'importance de la désidentification au cours d'une analyse. L'analyse vise à dénouer les identifications fondatrices, qu'elles soient imaginaires ou symboliques, pour atteindre une désidentification pas sans reste.

Si « *le désir s'inscrit, se formule dans le registre de la demande*[3] » et que « *le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin,*[4] voilà qu'en ces termes se pose l'impasse subjective de chacun(e). Face à cette impasse, la quête de sens conduit le sujet au pied de l'Autre avec lequel il noue un rapport singulier de sa demande. L'Autre devient ce lieu des signifiants marquants pour le sujet, dans l'espoir d'y trouver nomination, non sans rapports fictionnels, malentendus, angoisse, identifications.

Lacan en dégagea les enjeux. Là où le Nom-du-Père fonctionne, il ordonne les identifications et permet au sujet de se représenter. Mais si l'identification représente, elle ne dira rien sur l'être de jouissance du sujet. C'est là que la nomination entre en jeu. « *Ce qui ne rend pas moins nécessaire le symptôme*[5] », rajoutera Lacan.

Les trois identifications freudiennes et leurs reprises par Lacan

Cette marque du signifiant est ce que Lacan a prélevé chez Freud : le trait unaire.[6] Cette marque, Lacan la nomme « *identification neutre*.[7] » Cette identification s'articule à deux autres identifications freudiennes que Lacan reprendra lors de son Séminaire inédit *Les non dupes errent.*[8] La première est définie comme identification au père et conditionnant l'entrée dans le complexe d'œdipe ; la deuxième est celle à un trait, elle est circonscrite et contingente. Et la troisième est celle dite hystérique décrite par Freud dans le chapitre VII de *Psychologie des masses et Analyse du Moi*.

Ces trois identifications seront reprises dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre.* Or, comment les identifier ? demande Lacan. C'est dans ce séminaire de 1976-1977

---

[1] LACAN J., RSI, 08 avril 1975. « *Comment faire pour* [que le psychanalyste] *le serre, ce nœud, au point que le parlêtre*, […] *ne crois plus à l'être,* […]. *Il croit à l'être*, […] *Il croit que parce qu'il parle*, […]. *C'est une erre, et même un trait unaire. Grâce à quoi* […] *un déconnage orienté a prévalu dans* […] *la pensée, qu'on dit humaine. Je me laisse aller, la mouche me pique de temps en temps.»*
[2] RSI, 15 avril 1975 p. 56
[3] LACAN J., Le Séminaire Livre VI, le désir et son interprétation, Leçon du 7/01/1959.
[4] J. LACAN in « Ecrits »
[5] . Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome,* Paris, Seuil, 2005, séance du 18 novembre 1975.
[6] FREUD S., (1920) Les essais de psychanalyse, « l'identification », PBP, Paris, 1979. p.126.
[7] LACAN J., Le Séminaire Livre XXIV l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre (inédit) leçon du 16/11/1976. « *qui n'est ni l'une, ni l'autre, qui est l'identification à n'importe quel trait »*
[8] LACAN J., Le Séminaire Les Non-Dupes Errent, p.142.

qu'il reprendra à son compte la chose freudienne dans l'élaboration de son nœud borroméen pour y interroger « *Comment répartir d'une façon homologue l'identification « paternelle », l'identification « hystérique », l'identification « à un trait », qui soit seulement le même ?* »[9] pas sans y impliquer l'année précédente dans *RSI* leurs « *effets de sens, effet de jouissance et… de non-rapport sexuel.*[10] »

C'est à partir de ces deux énoncés que j'ai voulu avancer mon propos en reprenant la logique du nœud borroméen qui conditionne le nouage

- des trois registres du nœud (réel, imaginaire, Symbolique),
- des trois identifications freudiennes,
- des trois concepts freudiens (Inhibition, Symptôme et Angoisse),

qui vont donner leur nature aux trois jouissances (Phallique, Autre et Sens) produits des recoupements des registres les uns sur les autres.

Cette lecture triadique rend compte d'un certain nombre d'inscriptions par quoi des surfaces se répondent. En effet, les trois registres, par leurs effets de recouvrement, peuvent opérer comme régulateurs ou barrage à ce qui se repère du « *trop de* » dans le dit-corps (discours) des sujets en analyse. Jouissances, corps, langage, identifications, inhibition, symptôme et angoisse démontrent combien ces nouages se font autour de l'objet a sans se départir d'une nomination.

Dans le Séminaire *L'Identification* (1961-62), Lacan privilégiera celle au trait unaire, alors que quinze ans plus tard, dans *RSI* (1974-75), les identifications y seront articulées, nouées autour de la question de l'homologie et de leurs interactions. Aussi, dans la triade des identifications (désir de l'Autre, trait unaire et Nom du Père) aucune ne sera privilégiée l'une par rapport à l'autre. Notons que pour se décaler de « *faire le même à partir de l'Autre* » (identification) et ne pas se laisser happer par le terme d'identité, Lacan parlera de « *différence absolue* » : en somme, ce qui fonde la singularité du sujet, ce qui fait sa marque, le subvertit et objecte à la norme.

Le petit Hans et son noeud

Par la suite, Lacan poinçonnera l'*identification triple*[11] à la pluralité des noms du père qu'il reprendra dans son séminaire *RSI* dans lequel il affirmera que « *c'est en tant que le* [noeud] *ek-siste qu'il peut y avoir identification*.[12] »

Illustrons l'identification à l'Imaginaire dans le cas du petit Hans avec le nouage des trois concepts freudiens (Inhibition, Symptôme et Angoisse).

Son inhibition est celle de ne pouvoir sortir dans la rue, son symptôme, celui d'être mordu par un cheval. Quant à l'angoisse, elle pouvait lui venir du franchissement de ces deux limites. Ici, nous repérons dans le registre symbolique le signifiant de l'identification, « cheval » mais dans le registre imaginaire, le sujet reste « *identifié au phallus de la mère ou identifié à la mère, sur l'axe imaginaire*.[13] » analyse JAM. Le ratage du signifiant du nom du père a opéré qui, de sa fonction, aurait fait barrage à l'axe imaginaire aa'. Pour autant, la cure du petit Hans a permis le passage de l'imaginaire au symbolique avec une réduction de

---

[9] LACAN J., Le Séminaire Livre XXIV l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre (inédit) leçon du 16/11/1976.
[10] LACAN J., Ornicar N°5, déc-janvier 1975-76, *Introduction à cette publication*, RSI (1974-1975), p. 88. (*effets de sens, effet de jouissance et… de non-rapport, à le spécifier de ce qui semble suggérer le plus l'idée de rapport, à savoir le sexuel*.)
[11] LACAN J., Le Séminaire RSI, leçon du 18 mars 1975.
[12] RSI, 15 avril 1975 p. 56 (Identification á quoi ? A ce qui est le coeur, le centre du noeud, où je vous ai déjá situé la place de l'objet a.) Ek-sistence : L'ek-sistence suppose l'intervalle, une appartenance en restant en dehors.. « *Quelque chose ek-siste de n'être supposable que de l'ouverture*. »
[13] Miller, J.-A., *La logique de la cure du Petit Hans selon Lacan*, In., À quoi sert un corps ? La Cause freudienne, 2008/2, N° 69, pp. 96-112.

l'inhibition par le biais du travail de désidentification, pas sans une nomination. Il a fallu que l'enfant en passe par la question du sens, lunule entre imaginaire et symbolique, afin que le sujet puisse s'extraire d'être le phallus pour l'autre. Un nom du père a donc fait nouage pour ce sujet. Le petit Hans disposait du signifiant mais semblait démuni quant à s'en servir. Hans se trouvait pris par une « *angoisse d'assujetissement* » dira Lacan. Ce petit sujet a substitué, et donc déplacé, le signifiant carent du Nom du père. Il lui a trouvé une suppléance sous le signifiant « cheval ». En cela, ce sujet n'était pas forclos au symbolique. Par la suite il nommera dans son fantasme un autre, le plombier, afin de se désassujettir et de se dégager de cette place d'objet. Le petit Hans trouvera dans l'usage des signifiants ce qu'il a été et ce qu'il est. De la phobie, Hans est passé au symptôme grâce à la construction de son fantasme. D'une position d'objet à celle de sujet désirant, Hans prendra acte de son propre désir en dehors de toute emprise imaginaire.

Ce cas illustre combien le nœud borroméen, *« c'est l'illustration même de ce que pour le sujet, il n'y a pas d'unité, mais un lien fragile entre le réel, le symbolique et l'imaginaire. L'unité du sujet est fictionnelle ; cette unité n'est qu'un effet de liaison des registres. Quand l'un se défait, c'est tout qui bascule »* nous rappelle Jacques-Alain Miller.

En cela, nous retenons l'importance de la fonction des identifications. Or, qu'en est-il lorsque l'inconsistance des identifications se fait ressentir ? Qu'en est-il de cet instant de désillusion ? lorsque la consistance de l'Autre défaille et que s'engage une subversion du signifiant, du sens qui structura cette fixation ? Ce glissement du sujet vers le réel s'accompagne d'un déplacement décisif : « *Ce qu'il s'agit de laisser tomber, c'est la béquille imaginaire et symbolique pour faire face au réel* [14] », énonce Lacan dans *les Non-Dupes Errent*. Cette mise à nu déstabilise la structure du sujet tout en lui permettant d'ouvrir un chemin inédit pour se réinventer.

Nommer tend à « *n'hommer* ».

Pointons que nomination ne signifie pas ici énonciation, donner un nom aux choses, mais relève d'un Dire qui relève de l'ex-sistence, un dire nommant. C'est la nomination par le sujet qui maintiendra le trou, l'ouverture, l'intervalle et la résonnance. Lacan passera donc du nom du père freudien qui relève du « dire que non » à « un dire qui nomme » puis, avec sa topologie : « un dire qui noue. » L'essentiel de la fonction paternelle et de ses multiples nominations n'est pas tant son rapport à la Loi (symbolique) que le réel de la jouissance qui doit y trouver un nom.

La nomination, qu'elle soit imaginaire, symbolique ou réelle, fait émerger une singularité. Une singularité qui se passe de l'Autre. La nomination venant de l'Autre est toujours arbitraire et provisoire. Elle est indice.[15] À partir des identifications reprises par Lacan, il s'agit là de passer de ce mode d'identification à l'Autre à une identification singulière.

Jusque-là le Nom du père faisait nouage de sa fonction et de son discours, à le considérer sur le versant du symbolique. Aussi, Lacan introduisit son enseignement par cette mise en fonction ou non du nom, reprise à Freud sous le terme de forclusion. Les lectures cliniques ont donc été orientées par ce primat. Or depuis son tout dernier enseignement, Lacan a parcouru son cheminement du symbolique vers le réel en passant par l'imaginaire. Aussi, nommera-t-il les noms du père au moins de façon triple.

La clinique lacanienne glisse donc de registres en registres, notamment, du structuralisme au continuisme. Ce qui n'est pas sans relever la question de l'équivalence des registres comme celle des nominations. Topologiquement, pour que cela se distingue et trouve

[14] Jacques Lacan, Les Non-Dupes Errent, 13 février 1974
[15] Indice : Signe attribué à une lettre pour différencier les éléments d'un ensemble.

un sens, une mise à plat du nœud est nécessaire et suppose un horizon afin de définir une orientation. Une logique plus qu'un sens. La topologie que nous rencontrons dans ses Séminaires est donc une mise à plat de la clinique mais n'en représente pas le réel. Telle une anatomie, une analyse de la dynamique du sujet de l'inconscient. Anatomie du parlêtre. Aussi, gardons-nous de conclure à partir de ces schémas. Il manquera toujours au clinicien ce qui ne peut se dire, et se *n'hommer* à l'occasion.

Non seulement le nom propre ne nomme pas l'être de jouissance du sujet mais il l'embarrasse. Alors, se faire un nom ou tenter de s'en défaire n'y changera rien à l'affaire (…). La nomination en question est toute autre. Faite à son insu. Or passer du quelconque au quelqu'un ne dure qu'un temps : celui de l'identification. Le sujet compte sur la nomination venant de l'Autre mais ignore combien cette nomination, réelle, toute étrange qu'elle soit, il en est le partenaire. En cela, le nouage borroméen est intéressant afin de saisir combien le sens cherche à nommer (entre I et S) alors que la nomination nomme ce qui échappe. Pourtant, n*'hommer* est un acte, tel qu'il fasse trou et non consistance.

La nomination est « *la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou*.[16] » nous enseigne Lacan et de rajouter aussitôt qu'il *« n'est pas obligé que ce soit au trou du symbolique que soit conjointe la nomination*. » La nomination se nouera donc à l'endroit du trou dans la structure. La nomination est donc ce quatrième terme qui fasse tenir R, S et I ensemble.

En cela, l'inhibition de la pensée rend possible le nouage telle une Nomination indice de l'imaginaire[17], tout autant que le symptôme rend possible le nouage par une Nomination indice du symbolique[18] et l'angoisse rend possible le nouage par une nomination indice du réel.[19] La nomination est un *sinthome*.

Identification au sinthome : s'autoriser de son *sinthome*

La notion de *sinthome* est un élément central dans le dernier Lacan et représente un point singulier autour duquel le sujet peut s'appuyer pour donner une consistance à son être, en l'absence de garantie provenant de l'Autre. Ce néologisme créé par Lacan en combinant les mots « symptôme » et « saint homme », désigne un point d'ancrage unique, un autre registre spécifique à chaque sujet, au-delà des identifications. Il est en quelque sorte une manière pour le sujet de se « bricoler » un trou (symbolique) une « consistance » (imaginaire/corps), une « ek-sistence » (réel), fondée sur une singularité radicale.

Lacan introduira le *sinthome* comme horizon de la cure, une réponse au vide laissé par la chute de l'Autre. Contrairement au symptôme, le *sinthome* s'inscrit dans une logique de nouage avec le réel et non dans le registre du sens. Comme il l'affirme dans *Le Moment de conclure* : « *L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes* [symptômes]. *L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré*.[20] »

Cette identification au *sinthome* constitue une invention du sujet face à l'impasse du réel. Comme le résume Lacan : « *Le sinthome est ce par quoi chacun assure le rapport qui lui permet de supporter le réel*. »[21] Le *sinthome* devient alors une manière de traiter l'impossible

---

[16] RSI 15 avril 75

[17] « *La nomination imaginaire n'est pas ce qui nomme quoi que ce soit de l'Imaginaire, mais ce qui justement fait barre,* ***inhibe*** *le maniement de tout ce qui est démonstratif, de tout ce qui est articulé comme symbolique, fait barre au niveau de l'imagination même.* »

[18] La fonction du symptôme est « *ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant que seulement dans la lettre,* ***l'identité de soi à soi*** *est isolée de toute qualité*. » (Lacan RSI 21 janvier 75) le symptôme a donc valeur de nom pour le sujet. La nomination fait ici identité et ne fait plus semblant.

[19] Notons que la nomination indice du réel, R sur I, relève de l'identification réelle (« *Identifiez-vous au Réel de l'Autre réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père,…* ») et peut trouver son issue par l'amour et son objet, cause du désir.

[20] Jacques Lacan, Le Moment de conclure, 11 avril 1978

[21] Jacques Lacan, Le Sinthome, 16 décembre 1975

du rapport sexuel. Cette nouvelle consistance, dégagée des illusions imaginaires et des déterminations symboliques, permet au sujet de vivre avec son propre style de jouissance, en intégrant la contingence qui l'habite. C'est par le *sinthome* et (le reste de) la jouissance que le sujet trouve, non pas une véritable « identité », mais une forme de consistance singulière.

À chacun donc, pour paraphraser le propos de Lacan en avril 74, de « s'autoriser de son sinthome[22] »

[22] Séance du 9 avril 1974, Les non-dupes errent. Lacan souligne l'implication de « quelques autres » dans l'autorisation dont procède l'analyste : l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres. Si Lacan souligne l'implication de « *quelques autres* » dans l'autorisation dont procède l'analyste : Quid des « *quelques autres* » quant au *sinthome* ?

Lecture borroméenne

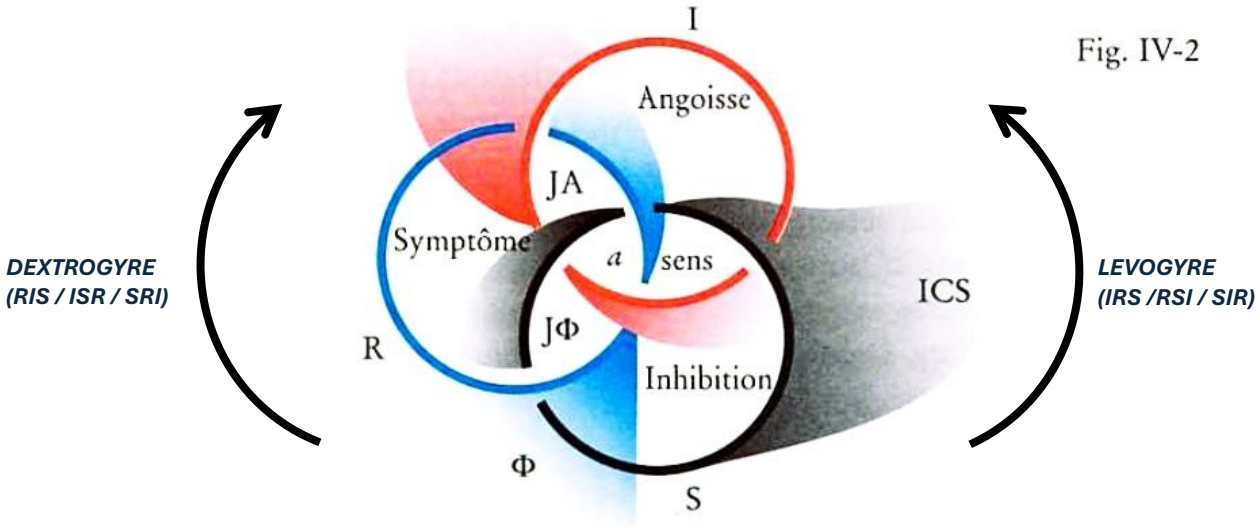

Fig. IV-2

Notes de lecture : RSI

Leçon 18 mars 1975 – RSI
(notes de lecture)

La réflexion de Lacan le porte à questionner l'homogénéisation des nœuds, à savoir qu'ils ont quelque chose de pareil.
"du pareil au même" il y a la place pour une différence.
L'homogène renvoie au pareil
l'omoios n'est pas le même mais le pareil.
Qu'ont-ils de pareil ces trois registres, ces trois ronds de ficelle ? La consistance.
Qu'est-ce que cette consistance a de commun au R au S et au I?
Lacan rapporte la consistance au registre de l'Imaginaire et le rapporte au Corps, à ce qui fait corps.
Le nœud est difficile à figurer, pas à se le figurer (le sujet y est exclu), nous retrouvons la volonté de Lacan de montrer plus que de représenter. La monstration du nœud fut son objectif afin d'approcher la question du réel.
Le sujet ne se le figure pas puisque le sujet est déterminé par la figure, la figure du nœud.
Le sujet est figuré. Il ne se figure pas.
Non en termes de double. La figure n'est pas le double mais le sujet se conditionne du coincement du nœud.
Le figurer ce nœud appelle au cafouillage, à la déconnade. Ça rate.
Il y a dans le Réel du nœud borroméen. Le nœud est figure du réel.
À ceci qu'au réel, chacun des ronds est orienté à partir du réel du nœud
Il y a donc le réel en tant que registre et le nœud comme tentative de monstration du réel.
L'orientation ne semble concerner que les ronds. Il y a donc nécessité à les différencier pour les figurer.
Du pareil au même : à introduire la différenciation des registres, ce nœud serait-il toujours le même ? il est toujours le même mais réductible au pareil.
La monstration du nœud, il n'y en a qu'un, le même.
Ce pareil qui se réduit au même ne peut se faire que par une mise à plat du nœud.
La mise à plat met en valeur la mêmeté du nœud quel que soit son orientation, (levo ou dextro)
Ce qui démontre la débilité de la pensée à ne penser le nœud qu'à plat et de fait, le dénaturer. La nature du nœud n'est pas d'être figuré à plat.
La pensée de l'orientation (oui ou non/binaire) n'engage pas sur la voie du verdict (dire de vérité) le rapport de la pensée au verdict (au vrai) laisse s'échapper le réel.
Saisir le nœud n'est pas suffisant à s'assurer que c'est le réel qu'on a en main.
"toutes les équivoques ont une face de saloperie" et Lacan s'efforce de mettre de **l'humour** "dans la reconnaissance de cette saloperie comme présence". Le réel du nœud, cette saloperie, énonce combien il n'y a pas de rapport sexuel. (qui ne s'inscrive)
Donc, sans recours à ces 3 consistances, à ce "frotti-frotta" (chevauchement des registres...) il n'y a pas possibilité de frotti-frotta.
Il n'y a donc aucune réduction possible de la différence de ces consistances à quelque chose qui puisse s'écrire du rapport sexuel.
Lacan prend ces registres non pas sous le signe de l'évidence mais s'efforce de les **évider**.
(Évider repose sur vide/évidence sur le voir)

Le maniement du nœud ne cesse pas d'échouer. La figure du nœud démontre l'impossible (réel)
Le nœud est le réel du fait qu'il détermine l'ek-sistence. Ce qui ek-siste. Détermine ce qui "tourne autour". La modalité pour chaque rond de ficelle d'ek-sister par rapport à un autre. Il y a pour cela toujours évidage. (Métaphore du trou)
Le dire n'est pas la voix, le dire est un acte (ex : la perception est une tromperie, c'est nous qui prêtons notre voix à déclarer que la perception est tromperie car en soi la perception ne dit rien.
Ces ronds de ficelles, consistent et donnent support à la métaphore du trou.
De leurs entrelacs, les consistances bordent et désigne un trou.
Lacan reprend la consistance de l'Imaginaire en tant que nous y sommes pris par notre corps. Le corps est un tore. Un tube. Dans l'imaginaire on y est. La topologie nous permet de penser, et vaut pour un corps. Mais ce n'est pas un corps tout seul. Il s'articule au symbolique et à l'ek-sistence du réel.
Le réel se définit de n'avoir pas de sens (le sens est pris entre S et I)
Le symbolique pourrait se définir qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre qui lui donne consistance (chaque jouissance prise par les registres deux à deux excluent un registre opposé)
La J(Ph) (entre R et S) exclue l'imaginaire, en cela, « l'imaginaire est un pas-de-jouissance » (l'imaginaire est exclu de la Jouissance phallique)
La J(A) (entre R et I) exclue le symbolique (le symbolique est exclu de l'Autre de l'Autre)
La J(sens) exclue le réel (le réel est exclu du sens)
Le réel : il 'n'y a pas de sens qui lui donne consistance
Le symbolique : il 'n'y a pas de J(A) qui lui donne consistance
L'imaginaire : il 'n'y a pas de J(Phi) qui lui donne consistance
Chaque registre prend consistance des deux autres.
La consistance du réel : le phallus ?
La consistance du symbolique : le sens ?
La consistance de l'imaginaire : l'Autre ?
Nommer : « n'hommer », Dire est un acte. D'y ajouter une di-mention de mise à plat.
La mise à plat donne son poids au sens.
Lacan fait l'hypothèse d'un Autre réel qui serait le nœud même.
Aussi décline-t-il les 3 identifications : à l'imaginaire, cad au désir de l'Autre (hystérique), au symbolique, cad au trait unaire, identifiez-vous au Réel de l'Autre réel, vous obtenez du Nom du Père. (Identification/amour).
Lacan propose de déplier dans la leçon suivante du 15 avril les trois formes de Noms du père qui nomment l'imaginaire le symbolique et le Réel.

Leçon 15 avril 1975 – RSI
(notes de lecture)

Lacan reprend l'embrouille du nœud par un rappel de la figure topologique du tore qui illustre que la demande et le désir sont noués.
Deux tores donc entrelacés.
Et rappel qu'il faut au deux l'impair, pour que cela fonctionne.
Le nœud borroméen figure l'amour et ses limites. Limite concevable qu'à partir de ce que Lacan nomme ek-sistence, à savoir le jeu, l'écart, l'impair permis entre les 3 consistances du nœud (les trois registres).
L'amour s'obstine donc car il y a du Réel dans l'affaire.
Cette limite suppose une oscillation – *hainamoration* – entre un oui et un non (cf. séance précédente)
Une limite donc, un cercle, une consistance.
Le nœud borroméen figure aussi l'inconscient. (Réel, inconscient, amour, non rapport sexuel.) « L'inconscient c'est le Réel…en tant qu'il est troué » (en tant qu'il ek-siste)
« Bientôt tout le monde le répètera et, à force qu'il pleuve dessus, ça finira par faire un très joli fossile »
« L'inconscient fait trou en un point du parlêtre » (le non-rapport sexuel)
L'inconscient c'est le Réel en tant qu'il est affligé…en tant que chez le parlêtre il est affligé de la seule chose qui fasse trou… le symbolique. En l'incarnant dans le signifiant. Le signifiant fait trou.
Le nœud n'est pas un modèle, il nous répugne. Le nœud n'est pas un modèle mais un support.
Lacan reprend donc la question des idées qui ne sont que des images dont le langage nous sert là comme témoin. Encore ici un nouage. Image idée, langage. Ce qui ne suppose pas forcément de pouvoir les nommer.
Il rappelle ce que Freud dit du rêve : le rêve chez le parlêtre protège du désir de dormir. Le rêve protège quelque chose qui s'appelle un désir. Or un désir n'est pas concevable sans le nœud borroméen. Dans l'analyse, la parole saisit une *wirklichkeit*. Seul l'inconscient permet de voir comment il y a un savoir, non dans le Réel, qui se supporte du symbolique.
Le symbolique tourne en rond et ne consiste que dans le trou qu'il fait.
Un trou pour peu qu'il soit consistant, c'est-à-dire cerné, un trou suffit pour nouer un nombre indéfini de consistances. Et ça commence à deux. Le deux ne se supporte que du trou fondamental du nœud (a)
L'analyse démontre que le couple, le deux est noué par le trou, par l'interdit de l'inceste. Cet interdit consiste en ce trou du symbolique. Il faut du symbolique pour qu'apparaisse le complexe d'Œdipe. Ce que j'appelle le nom du père. C'est-à-dire, le père comme nommant. Le trou sa englouti mais ça recrache aussi. Ça recrache le Nom. C'et le père comme Nom.
Le nom du père il peut y en avoir un nombre indéfini qui reposent sur un en tant que trou. Cet Un communique sa consistance à tous les autres. J'ai dit les non-dupes errent car ils ne peuvent qu'errer à s'embrouiller.
Lacan reprend l'École comme groupe en rapport à l'identification et demande à quel point s'identifier ? le départ de tout nœud social se constitue du non-rapport sexuel comme trou. (cf. cartel et plus un)

La nomination c'est la seule chose dont nous soyons sûr que ça fasse trou. C'est bien en cela que le couple n'ek-siste pas. De ces noms du père il n'y a pas que le symbolique qui en ait le privilège. Ce n'est pas obligé que ça soit au trou du symbolique que soit conjointe la nomination. Au trou de l'imaginaire donc, un autre nom du père, tout autant qu'au trou du réel.
Lacan rappelle alors que Freud énonce qu'il n'y a d'amour portant sur ce quatrième terme, que du nom du père. Identification)
La consistance est partout dans le nœud, il s'agit du trait unaire.
Il n'y a d'amour que de ce qui du nom du père fait boucle entre les trois.
il ne peut y avoir identification qu'en tant que le nœud ek-siste, et que le nom du père fasse nouage. Identification au cœur du nœud, l'objet a.
En cela le désir est une possibilité d'identification, là où gite l'objet, le désir de l'hystérique.